

LES RENCONTRES DE L'AMICALE DU MRP

ANDRE COLIN

1910-1978

**Un des fondateurs du MRP,
ancien secrétaire général
ancien président national du MRP**

23 février 2012



Nous allons pouvoir aussi trouver des numéros du Bulletin de l'Amicale et des numéros de *France-Forum* sur la mondialisation. J'ai d'ailleurs oublié de citer la présence de Charles Delamare, le directeur de France-Forum, que je remercie d'être là.

Jean-Pierre Prévost :

Je voudrais signaler la présence aussi d'Anicette SANGIER, représentant l'Institut Marc Sangnier, et vous signaler qu'il est prévu que je fasse une conférence dans quelques mois à l'Institut Marc Sangnier sur : Marc Sangnier et le MRP.

Jean-Marie Daillet :

Merci à toutes et tous de votre présence et de vos témoignages. Voilà en effet de quoi alimenter non seulement nos réflexions, mais surtout transmettre, transmettre, et encore transmettre... Et alors naturellement, Jean-Pierre, après cette bonne réunion, nous en aurons d'autres. Car enfin, il va falloir évoquer d'autres grands anciens, Georges Bidault, Albert Gortais, André Diligent, Joseph Fontanet, Jean Lecanuet, François de Menthon, Pierre Pflimlin, Alain Poher, Francine Lefebvre, Maurice-René Simonnet, Robert Buron, Pierre-Henri Teitgen....

Merci à toutes et à tous. Et nous remercions vivement tout particulièrement les filles d'André Colin d'avoir été là cet après-midi, et nous vous invitons à poursuivre ces échanges autour du verre de l'amitié.

(Applaudissements)

Directeur de la publication : Jean-Pierre PREVOST

Tous droits réservés

Amicale du MRP (Mouvement Républicain Populaire)

133 bis rue de l'Université - 75007 PARIS

amicalemrp@laposte.net

Moi, c'est la première fois que je viens. Eh bien, je crois qu'ils ont semé quelque chose et ça continue. Et c'est vraiment important.

Jean-Pierre Prévost :

Sur le même thème, je voudrais vous dire que depuis quelques années, je cours après les descendants de nos anciens dirigeants. Et je trouve merveilleux de les rencontrer. Je suis allé voir notamment Madame Gortais et deux de ses enfants à Quimper, Madame Montagne, à côté de Romans. Et il y a là des trésors, où on voit l'amitié qui a existé. Et si l'Amicale peut servir à quelque chose, c'est en particulier à une époque où le devoir de mémoire devient quelque chose qui s'impose de plus en plus, de faire en sorte que ces familles se retrouvent et que nous puissions les entourer.

Gilles Bossy :

Pour répondre au problème de la béatification de Robert Schuman, il ne faut pas oublier ce qui s'est passé pendant la Première Guerre mondiale et la Deuxième Guerre mondiale. J'essaye de faire un petit travail sur Clemenceau et les chrétiens, ça paraît ambigu, mais bon... Il faut se souvenir que pendant la Première Guerre mondiale Benoît XV a manœuvré pour qu'il y ait une paix bâtarde qui s'installe entre la France et l'Allemagne. Alors que l'Eglise de France, avec d'immenses prélats qui ont fait des conférences en décembre, le 10 décembre 17, c'est-à-dire quelques jours après la nomination du gouvernement Clemenceau, soutenait à fond le gouvernement Clemenceau. L'Eglise de France voulait poursuivre le combat, ce qui était complètement en opposition avec la position de Benoît XV.

Et puis la Deuxième Guerre mondiale, avec Pie XII qui avait été nonce apostolique en Allemagne, on peut comprendre que la papauté et que Rome aient été un peu gênés pour peut-être béatifier un homme comme Robert Schuman qui a effectivement œuvré pour créer cette réconciliation franco-allemande.

Jacques Mallet : Robert Schuman disait : « *Je suis un homme des frontières, je suis un mosellan...* »

Jean-Marie Daillet :

Effectivement, il est né Allemand. Il est né à Luxembourg, mais son père avait la nationalité allemande puisqu'il était en Moselle occupée.

Vous avez tout à fait raison d'évoquer l'histoire de 1917, puisqu'en effet Clemenceau a tout fait pour saboter l'initiative du jeune Empereur d'Autriche qui avait écrit (en français d'ailleurs, la lettre a été je crois publiée en *fac-similé* dans la presse il n'y a pas très longtemps), il avait écrit au Président Poincaré, en français, en lui proposant une paix séparée. Et ceci avec le soutien bien entendu du Pape. Et ceci a été saboté par Clemenceau. Il faut bien le savoir.

Bien. D'autres témoignages, s'il vous plaît ? Plus personne ne veut prendre la parole ? Si nous en avons terminé, nous allons pouvoir passer dans l'autre salle pour le verre de l'amitié.

Jean-Marie Daillet :

Chers amis. Je suis heureux de vous saluer et vous remercier de votre présence. C'est à Jean-Pierre Prévost que nous devons l'idée de commencer une série de réunions sur les grands anciens du MRP, avec cette réunion sur l'un de ses fondateurs, André Colin.

Le MRP : non pas un sigle, non pas trois initiales, quelque peu oubliées, mais bel et bien un mouvement politique fondé par quelques jeunes hommes issus de la Résistance la plus active, et désireux de bâtir une république nouvelle fondée sur les principes du Comité National de la Résistance : le Mouvement Républicain Populaire. Un Parti véritablement républicain et qui d'emblée fut véritablement populaire. Et s'il a disparu, c'est principalement à la suite du changement de régime intervenu avec le retour du Général De Gaulle au pouvoir : tel est le résultat de lois électorales instituant la bipolarisation en système majoritaire et qui ont brutalisé la vie politique française en faisant litière des forces du Centre. Ce n'est certes que nous ayons été « centristes », et moins encore opportunistes ! Nous avons été un Parti de développement économique et social dont la politique familiale et la politique européenne, montraient que ce n'était pas la restauration de la IIIe République qui intervenait après le départ du Général De Gaulle, qui n'est revenu ensuite qu'en 58 sous l'effet des événements d'Algérie. C'était l'avènement d'une République nouvelle. Une nouvelle République beaucoup plus influencée, finalement, par l'apparition, dans le contexte très difficile de la Libération, d'une force qui s'appuyait sur des valeurs démocrates d'inspiration chrétienne.

Il y a là une sorte de pléonasme. Qui dit chrétien devrait dire normalement démocrate. Le « *Aimez-vous les uns les autres* » est sans aucun doute – je ne dirai pas le slogan – mais l'idéal qu'après tout, non seulement le Christ mais un certain nombre de personnes qui ne sont pas chrétiennes peuvent tout à fait considérer comme étant le nec plus ultra d'une société digne de ce nom, une société véritablement humaine.

André Colin ! A mon grand regret, je ne suis pas de ceux qui l'ont le mieux connu, n'ayant adhéré au MRP qu'en 53 sous l'influence de Jacques Mallet que je salue ici au premier rang.

Il n'est que temps de saluer la présence parmi nous de Mesdames Anne-Marie Idrac et Françoise Colin-Bertin, les deux filles d'André Colin. Elles assument un héritage moral et politique considérable qu'elles illustrent dans le domaine public. A leurs chromosomes biologiques répondent nos chromosomes politiques. Tous, nous sommes redevables à André Colin, ce fondateur, d'avoir marqué la France de sa forte et originale personnalité. Je suis heureux que nous ayons retrouvé une bonne photo de lui, où l'on voit son coup d'œil, son formidable coup d'œil, de l'ironie aussi, au service de très solides convictions, extraordinairement vécues. C'était un chrétien, c'était un breton, né et mort en Bretagne. C'était au fond un grand aventurier, puisque ce marin s'est retrouvé à Beyrouth en 1940 et a trouvé moyen quelques jours après l'Appel du Général De Gaulle, de lancer le sien, le fameux Appel de Beyrouth. On ne connaît pas suffisamment de détails de sa vie, mais j'espère qu'ici nous aurons l'occasion d'en écouter davantage, mais elle a été marquée par ce formidable et spontané élan vers la défense de la liberté et de la démocratie françaises. Il a combattu, il s'est illustré si fort dans la Résistance qu'il a été membre du Conseil National de la Résistance, et il a eu ensuite une longue et belle carrière politique.

Mais je ne voudrais pas m'étendre trop longtemps. Je voudrais simplement dire que ce genre de témoignage peut servir à notre réflexion dans les circonstances actuelles.

Personnellement, je dois à André Colin d'avoir été grâce à lui introduit dans l'Union Européenne des Démocrates Chrétiens, ce qui m'a donné l'occasion, comme parlementaire, de travailler au niveau européen et au niveau international.

Je passe la parole à Jean-Pierre Prévost.

Jean-Pierre Prévost :

Merci Jean-Marie. Avant de commencer, je voudrais avoir une pensée émue pour Marguerite Colin. Nous savons tous le rôle qu'elle a joué auprès d'André, et nous sommes désolés que son état de santé ne lui permette pas d'être parmi nous. C'était un membre très actif de notre Amicale jusqu'à la fin de l'époque où elle pouvait se déplacer facilement.

Et puis, je voudrais vous remercier vous, ceux qui étaient des proches d'André, sa famille, ses amis qui sont venus. Je vais parler avec humilité en sachant qu'il y aura peut-être et sans doute dans mon exposé des inexactitudes ou des points à discuter. Mais je compte sur vous et sur votre bienveillance pour nous permettre d'avancer dans cet hommage à André Colin.

Dans ses Mémoires en 1993, Alain Poher évoque le souvenir d'André Colin, l'un des fondateurs du MRP. « *Cet homme, dit-il, de grande valeur, Président de l'ACJF, membre du Conseil National de la Résistance, aujourd'hui injustement oublié* ». C'est cette injustice et cet injuste oubli que nous voudrions aujourd'hui commencer à réparer, en ce qui concerne dans un premier temps, et je limiterai mon exposé à cette période, la fondation et la mise en œuvre du MRP. Soit l'immédiat avant-guerre, la défaite et l'occupation, l'établissement de la IV^e République.

André Colin est né en 1910. Son père Jean était avoué ; sa mère Marianne appartenait à la dynastie des Soubigou. J'emploie ce mot « dynastie » à dessein, c'est celle des Julod ou Juloded. Paysans, marchands depuis le XV^e siècle les Julod constituent un groupe social original qui s'est effacé dans la première moitié du XX^e siècle seulement, qui domina le pays de Léon à l'extrémité nord-ouest de la Bretagne. Marchands de toiles ou tanneurs, ils furent victimes de la révolution industrielle.

Ces familles catholiques très pratiquantes et conservatrices donnèrent de nombreux prêtres à l'Église, divergèrent toutefois à partir des années 1890 alors que la question sociale commençait à se poser avec acuité au moment du ralliement à la République souhaitée par Léon XIII. Albert de Mun fut élu dans le Haut-Léon en 1894 ; un « abbé démocrate » comme on l'appelait, l'abbé Gayraud dans le Bas-Léon en 1897. Un trait commun encore entre les grandes familles Julod, il y a aussi les Pouliguen et les Plouhinec, ils aimaient passer l'été au bord de la mer.

Tout au long de sa vie, André Colin conservera un profond attachement à cette Bretagne. Cette Bretagne du bout du monde dont il sera l' élu et où il retournera chaque fois qu'il le pourra. Mais très vite il prendra son envol, fera des études de droit et conseillé par tel ou tel abbé, les fameux « abbés démocrates », se retrouvera dans les cercles du catholicisme social alors en pleine effervescence à Paris.

Henri Catherin :

Un mot, pour appuyer ce que tu dis. Parce que c'est vrai qu'en politique il y a des salauds et des saints, comme partout. Je crois que c'est très important de pouvoir s'en pénétrer. Parmi les chemins de la sainteté, tu disais qu'André Colin aimait bien recevoir les gens, les « petits » de la base. Au MRP, nous avons eu les Léon Dubois, Francine Lefebvre, Michel Debatisse, Bernard Lambert qui ont eu des itinéraires différents, mais qui font partie de notre tradition politique, ce qui s'est perdu complètement dans la tradition actuelle. Je ne parle que des morts car on ne peut pas donner la sainteté à ceux qui sont encore sur terre, et qui ont leur chemin à faire. Mais je crois que c'est important pour donner confiance aux nouvelles générations et leur dire : « *Vous voyez, lui et eux nous ont ouvert le chemin* ».

Jean-Pierre Prévost

Je voudrais saluer Bénédicte de Boischevalier qui est la fille de Georges Le Brun Keris, grâce à qui beaucoup de textes vous ont été lus aujourd'hui, et qui a sûrement un témoignage à nous apporter aussi.

Bénédicte de Boischevalier :

Moi je ne me souviens pas tellement d'André Colin. Je me souviens très bien de ses filles, des goûters d'anniversaires et des goûters costumés chez vous.

Je voulais juste intervenir pour dire que ce que nos parents nous ont donné en héritage, c'est leur amitié. Je crois qu'ils avaient une amitié entre eux qui était énorme. Je crois qu'elle s'est manifestée en particulier par des réseaux de parrains et marraines, papa était le parrain de Françoise, et ça je m'en souviens très bien. Il y a d'autres membres du MRP qui sont parrains. Papa avait 100.000 amis intimes, je pense qu'André Colin en avait 200.000, oh si, sûrement !

Françoise Colin-Bertin : Il avait quelques amis qui tenaient une place immense dans son cœur. Particulièrement Georges Le Brun Keris.

Bénédicte de Boischevalier : Ton père et mon père étaient très liés.

Françoise Colin-Bertin :

Je me souviens quand ton père a eu un accident en Afrique, je suis arrivée de l'école, je devais être en première, ou en seconde, et papa m'a dit : « *Ton parrain est décédé* ». Le monde entier semblait s'écrouler dans le regard de papa. C'était son meilleur ami.

J'ai la photo de mon parrain sur ma table de nuit. En plus, il m'écrivait tout le temps. Il y a des parrains qui écrivent tous les mois à leur filleule ! Il avait un charme, j'étais sous le charme de ton père.

Bénédicte de Boischevalier :

Ils avaient une amitié, ces hommes-là... J'aimerais, comme tu l'as dit Françoise, que nos enfants aient cette amitié-là entre eux. Et je trouve très émouvant de vous retrouver.

Jean-Marie Daillet :

Mais c'est très important. Finalement, on évoquait tout à l'heure Ozanam, bien sûr. Ozanam il a mis du temps à devenir Bienheureux, mais je crois qu'il est extrêmement important, dans le contexte actuel mondial d'affairisme, de violence, de mensonge politique, d'arbitraire absolu, de contestation des libertés personnelles, de mépris des pauvres, d'oubli des affamés, sans parler des persécutés de toute nature...LE point oméga annoncé par Tocqueville (je suis en train de relire Tocqueville, c'est absolument fabuleux).

Et Teilhard, bien entendu. Mais Tocqueville lui-même, avec deux siècles d'avance sur nous à peu près, avait quand même annoncé beaucoup de choses, et il avait approfondi beaucoup. Et surtout il voyait. Par l'exemple des Etats-Unis, applicable à toutes les époques, il voyait très bien quelle était la dialectique entre la liberté et la solidarité. Je vois trop bien aux Etats-Unis, où je passe trois ou quatre mois par an, à quel point le culte de la liberté est contraire à l'intérêt général. Une exagération certaine. La liberté totale, c'est le rêve américain, c'est le rêve, quand on est pauvre, de devenir milliardaire. Après quoi on peut devenir philanthrope...Mais de sécurité sociale, pas question. Ce débat est actuellement en cours une fois de plus aux Etats-Unis. Dès que le Président Obama a essayé de faire un peu de sécurité sociale, il a eu toute l'opposition dite républicaine contre lui. Et le clivage Nord-Sud... la Guerre de Sécession n'est pas tout à fait terminée, et elle avait été prévue admirablement d'ailleurs vers 1835, c'est-à-dire avec 25 à 30 ans d'avance, par Tocqueville.

L'exemple d'Ozanam est très bon parce qu'en effet (et celui de Robert Schuman, et celui d'André Colin), c'est que finalement, quand on a la foi, le christianisme chevillé au corps, la politique est un chemin de sainteté. Et c'est pourquoi il serait si important que Robert Schuman, à son tour, soit reconnu dans sa sainteté personnelle, mais dans sa sainteté d'homme politique. L'opinion publique est trop souvent, et parfois à juste titre, hélas, persuadée que le monde politique est pourri. C'est très commode que le monde politique soit pourri, pour certains qui veulent profiter de cette pourriture. Ça excuse tellement de choses. Ça permet de dire : « *Ah bien oui, écoutez c'est comme ça, il y a des traditions...* » Des traditions très négatives, que ce soit la corruption, que ce soit le mauvais comportement moral et familial, etc. Nous avons plus que jamais besoin d'hommes et de femmes exemplaires. Quand nous nous sommes engagés au MRP, c'était bien parce que ce mouvement nous attirait. Non pas pour des places à prendre, mais parce qu'il y avait des choses à faire qui demandaient un certain nombre de sacrifices, et pourquoi pas ? On les a faits. Je pense bien sûr à André Colin et ses co-fondateurs, les Bidault, Teitgen, Simonnet, Pfimlin, Buron...

Je vous recommande un film admirable qui s'appelle *The Lady (La Dame)* de Luc Besson sur ce que fait Madame Aun Sang Suu Kiy en Birmanie. Cette personne, c'est une espèce de sainte dans son genre. Elle a sacrifié tout intérêt familial, elle n'a même pas pu assister à l'agonie de son mari qui était, en Angleterre, frappé d'un cancer, elle est restée à Rangoun parce qu'elle se sentait le devoir -, de réussir - de changer la politique en Birmanie, à faire tomber la dictature. C'est quand même extraordinaire. Ce sont des chemins de sainteté.

Marc Sangnier et *Le Sillon* avaient en quelque sorte ouvert la voie et donné le branle au début du XXe siècle et sa brutale condamnation par Pie X en 1910 n'a pas éteint la flamme, bien au contraire.

Au moment où André Colin arrive à Paris, les initiatives se multiplient. Sans doute Charles Maurras est-il le plus écouté dans le haut-clergé, dans les milieux conservateurs. Mais rien ne peut étouffer l'ardeur des militants épris de justice sociale et fondamentalement attachés à la démocratie, encouragés il est vrai par une partie du clergé diocésain, par des aumôniers, jésuites et dominicains notamment.

Les Semaines Sociales, comme leur nom l'indique, se réunissaient une semaine par an dans une ville ou l'autre et rassemblaient autour d'universitaires et de religieux un public nombreux, composé principalement de chrétiens engagés. À la fois école du catholicisme social, et université de la démocratie chrétienne, de plus en plus audacieuses, elles ont aussi été un lieu de rencontre et de contact, et cela facilitera plus tard le surgissement brutal, soudain, du MRP.

Mais c'est au niveau de la jeunesse que le mouvement est le plus puissant. L'ACJF, l'Association Catholique de la Jeunesse Française, fondée au XIXe siècle sur l'initiative d'Albert de Mun, rassemblait au départ des jeunes catholiques des paroisses. 140.000 à la veille de la Grande Guerre, et dirigée par des représentants des « classes dirigeantes » ; 15.000 membres de l'ACJF ont été tués au combat pendant la guerre de 14-18.

Un nouvel élan est alors donné après-guerre par Charles Flory, Président de 1922 à 1926, qui siégera plus tard dans les instances dirigeantes du MRP, pendant de longues années, et son Vice-Président Georges Bidault.

L'accent est désormais mis sur l'engagement civique et la formation d'une élite ouvrière prenant en charge les organisations sociales, syndicales, voire politiques.

La Jeunesse Ouvrière Chrétienne, née en Belgique, se développe en France dès 1926-1927. Dans son sillage se créent la JEC, la JAC, la JIC, mouvements dirigés par des laïcs avec la présence d'aumôniers, et échappant peu à peu au contrôle des évêques, ce qui n'ira pas sans poser de questions.

Enfin la condamnation de l'Action Française en 1924 a eu un effet considérable, elle a donné des ailes à tous ceux qui jusque-là s'y opposaient.

On imagine mal aujourd'hui la puissance et le dynamisme des mouvements de jeunesse, notamment catholique ; à cette époque, et pratiquement jusqu'au début des années 50. En 1937 la JOC rassemble 85.000 jeunes et pas une foule anonyme de jeunes, mais des militants engagés, organisés dans leurs régions, au Parc des Princes à Paris. L'année précédente, le 50è Congrès National de l'ACJF connaît un succès identique. André Colin en était le Secrétaire général à ce moment-là.

Il entre au secrétariat général en effet au moment où l'ACJF connaît une mutation capitale. Aux adhérents directs regroupés par paroisses s'ajoutent désormais les jeunes des mouvements spécialisés, principalement dans le monde rural et ouvrier et qui, peu à peu, vont en prendre la tête. L'ACJF devient alors le premier mouvement de jeunesse de France, le plus puissant.

André Colin poursuit parallèlement ses études de droit, décroche un doctorat, mais sa carrière se déroule prioritairement à l'ACJF, dès le début des années 30. Il s'occupe en particulier des Annales de la Jeunesse Catholique qui était la revue de l'ACJF et accède à la Présidence en 1936. Il voyage sans cesse, multiplie les contacts, s'épuise, rêve de reprendre contact avec le silence, d'aller se reposer, de vivre dans le calme mais, écrit-il en 1934, « *il y a encore des masses de jeunes qui comptent sur nous, sur l'ACJF* » et, poursuit-il – et voilà l'un des jalons de sa vie : « *Quand on a reçu des talents, il faut les faire fructifier et c'est bien servir l'Église que d'être des modèles, ou des chefs, ou des guides ou encore des maîtres de laïcité temporelle* ». Il songe, semble-t-il déjà, à une carrière politique.

La situation politique internationale, plus encore que nationale, le préoccupe. C'est le moment où Mussolini envahit l'Éthiopie et fait la guerre au Négus. « *Ce conflit éthiopien m'écœure* », dit-il. Et il demande à ses collaborateurs de dresser un tableau suggestif qui ne serait pas précisément à l'avantage de l'Italie pour fixer là-dessus l'esprit de nos dirigeants. À son séjour à Rome, précédemment, il a préparé sa thèse sur la politique familiale de l'Italie, ce qui lui a permis d'évaluer la montée du totalitarisme, du fascisme et du bellicisme, lui qui fréquente les Congrès pour la Paix. Il s'inquiète de la relative indifférence de son entourage. Actuellement, personne ne se pose de question et Gortais qui apparaît désormais à ses côtés et le restera pendant près de 15 ans est, dit-il, « *trop jeune* ». Ils ont 5 ans d'écart !

Heureusement, « *il y a L'Aube qui a fait un bon travail. Au moins là, on croit à quelque chose* ». Les éditoriaux de Georges Bidault sont en effet mobilisateurs, il le connaît et l'admire et sollicite ses conseils.

À travers sa correspondance et les témoignages de ses amis, on sent chez lui à cette époque une grande souffrance. « *Rude et parfois amer* », se juge-t-il lui-même. Il ne trouve la paix que face à la mer, et même sous la pluie, ce qui peut arriver en Bretagne. « *Heureusement que la pluie n'est pas sans grande poésie, il faut savoir la découvrir et la joie que l'on attendait du soleil est parfois trop sévèrement déçue pour ne pas se venger en nous enlevant la grâce de découvrir les charmes de la pluie* ». C'est une langue qui fait penser à Bossuet.

Il a cependant une tâche à remplir, et des responsabilités. « *Je porte en permanence l'ACJF. Je ne lis pas un livre, je ne me promène pas sans penser à elle, sans que ce soit pour elle que je tâche de profiter de toutes les richesses et expériences que l'on peut se procurer en ouvrant simplement les yeux.* » Sans se lasser, il constitue une équipe, celle qu'on appellera « *l'équipe d'André Colin* ». Autour de lui, au 14 rue d'Assas - dans toute la France aussi – Georges Le Brun Keris qu'il a rencontré il y a longtemps déjà, Albert Gortais qui deviendra de plus en plus indispensable, Marc Scherer, André Catrice, Jean Letourneau, Charles Bosson, bien d'autres encore.

Comme témoignage, c'est vrai qu'il aimait beaucoup s'amuser. Le dernier été, on regardait tous les deux, tout le temps, des westerns. Il adorait les westerns, il adorait Astérix, il adorait le sport, mais malheureusement il s'était dit qu'il ne pouvait pas continuer à faire du sport, et prendre des risques, étant donné qu'il était élu. Mais je voudrais juste éclaircir un point : Jean-Pierre, on m'a toujours dit que papa était très proche de Charles Bosson, j'ai quelques photos ici de 1948, et que pendant la guerre tous les deux, comme Madame Bosson était d'origine suisse, ils passaient avec des raquettes par le Petit Saint-Bernard, et qu'ils essayaient de cacher des Juifs. Je n'arrive pas à trouver d'éléments très précis. Je ne sais pas si quelqu'un d'entre vous pourrait m'en donner ?... Mais on m'a toujours raconté ça. Du coup, Charles Bosson nous adorait depuis toujours, et nous a fait louer, quand nous avions 7-8 ans une ferme près de La Clusaz où il y avait les vaches et les souris. Papa trouvait cela très drôle d'avoir des souris partout, grâce à son ami Bosson. Ça fait partie des petits sourires de la vie.

En revanche, Anne-Marie, tu as parlé d'Aragon et papa m'avait tout le temps parlé d'un texte d'Aragon que j'avais mis de côté, qui s'appelle *La Valse des adieux*, et c'est très émouvant. Je ne peux pas vous le lire, peut-être qu'un jour vous aurez envie de le lire. Grosso-modo, c'est Aragon qui s'en va et qui dit qu'il a raté sa vie. Je ne pense pas que papa ait raté sa vie, ne serait-ce que par le sourire d'Anne-Marie et par ce qu'il nous a apporté.

Jean-Marie Daillet :

Et maintenant, je salue l'arrivée de Jacques Barrot. Jacques Barrot, du Conseil constitutionnel. De toute façon, le compte rendu, tu pourras en prendre connaissance, mais maintenant tu vas nous donner ton témoignage sur André Colin.

Jacques Barrot :

Mon témoignage est très bref, parce que... j'ai tellement entendu parler d'André Colin qui était le grand ami de Noël Barrot, mon père. Donc pour moi, c'était un peu une sorte de pèlerinage ce soir de venir parmi vous et de venir témoigner qu'André avait un sens de l'amitié très profond. Et je crois que cela a beaucoup éclairé des gens comme Noël Barrot qui a beaucoup puisé dans tout ce qu'André a essayé de bâtir avec le Mouvement Républicain Populaire.

Je ne peux pas dire que j'ai des souvenirs très précis d'André, mais j'en ai tellement entendu parler dans mon enfance et dans mon adolescence, que je venais apporter ce témoignage de grande amitié. Voilà.

Jean-Pierre Prévost :

Je voudrais remercier Jacques Barrot d'être venu nous rejoindre, et vous signaler qu'il est l'auteur d'un livre qui vient de sortir je crois, ou qui va sortir, sur *Foi et Politique*, aux éditions du Cerf. Dans ce livre, on trouve quatre courtes biographies, dont trois étaient membres du MRP. Il s'agit de Germaine Poinso-Chapuis, André Diligent, Eugène Claudius-Petit et Joseph Fontanet.

d'aller les chercher en mobylette, j'ai bien fait ? J'espère que nous pourrons effectivement aussi parler de ce colloque dans le *France-Forum* et que j'espère, nous pourrons sortir avant juin.

En ce qui concerne la responsabilité de l'homme politique, voilà ce qu'il disait : « *Il faut rappeler que l'homme politique est vis-à-vis de ses concitoyens ou vis-à-vis de l'Histoire, responsable. Il n'est pas responsable seulement de ses intentions, il est par-dessus tout, et c'est à la fois la noblesse de son sort, mais c'est en quelque manière son drame, responsable de ses actes, de ses choix, de ses jugements et de leurs conséquences.* » Donc, responsabilité de l'homme politique, mais aussi responsabilité de chacun. Et je crois que c'est ce qu'il y a de plus difficile à donner à nos enfants quand on est papa ou maman.

Enfin, c'est vrai que papa était un homme d'une droiture morale absolument exemplaire. Je n'ai jamais connu un tel homme... Si vous voyez le paysage d'Ouessant avec le Roi Craon, les rochers... papa, c'était la droiture morale, l'honnêteté, la fidélité et la force. Vous voyez les rochers d'Ouessant devant la mer, vous voyez papa. C'est vrai. Malheureusement, on n'a pas toujours cette idée de droiture, de pureté et en même temps d'efficacité. Je pense que vous avez ce petit livret, *Le MRP et les courants permanents dans la pensée française* par Etienne Borne en 49. Voilà ce qu'il dit : « *L'esprit d'une politique démocratique, c'est que pureté et efficacité ne sont pas incompatibles. Le MRP s'enracine dans une tradition selon laquelle le spirituel doit animer la politique. Il y a une sorte de conviction sacrée qui fait notre originalité à celui qui choisit d'agir selon la pureté, l'efficacité sera donnée de surcroît.* » Je pense que papa c'est : pureté, efficacité, droiture et fidélité, toujours, à ses idées et à ses amis. On pouvait toujours compter sur lui.

C'était vraiment un caractère. Jean-Marie, vous disiez que papa vous intimidait. Sachez que jusqu'à 13 ans je n'ai pas pu aller dire bonsoir à papa tellement il m'intimidait. Parce que lui-même était timide. Maman m'amenait... même s'il avait été gentil avec moi... c'est pour ça que j'ai été tellement étonnée qu'il me prenne comme attachée parlementaire, mais il m'a tellement apporté. Et je l'ai aidé dans des moments difficiles.

Pour revenir à l'idée d'Anne-Marie sur la pensée et l'action, c'est vrai que la pensée mène l'action. Papa a toujours été très proche des intellectuels. Pas les intellectuels avec un grand « i », j'ai retrouvé beaucoup d'articles, depuis quelques jours je me suis beaucoup repenchée sur tout ce que j'avais. Papa, c'était un ruminant. Anne-Marie, tu te souviens ? Derrière son bureau, d'abord la moquette était toute usée et en plus, comme il roulait ses cigarettes, il y avait plein de tabac partout, c'était une horreur. Mais il ruminait, il ruminait, il ruminait comme ça. Il pensait toujours que c'était important de réfléchir un tout petit peu avant d'agir, avant d'aller dans ce sens-là, et pas à des trucs fumeux, mais penser, en réfléchissant d'une façon, comment vous dire ? presque pratique. Ce n'est pas une pensée, complètement.

Et là, je reprends encore cet article dans *France-Forum* de papa : « *Il est actuellement heureusement répété qu'il faut poursuivre un approfondissement de la pensée politique, (je pense que ça c'est toujours actuel). Le mal de notre époque, celui de notre pays peut-être en particulier, est en effet que la pensée se montre toujours en retard sur l'événement et qu'hélas la politique est en retard sur la pensée.* »

Il sait déléguer. « *Le principe directeur de ma Présidence, écrit-il, laisser à chacun ses responsabilités car les responsabilités sont éducatives.* ». Et puis il y a la foi qui, comme pour ses camarades, inspire son action. « *Notre-Dame saura nous aider à faire naître la grande ACJF qui, comme le dit Marc (Marc Scherer) doit réaliser une nouvelle incarnation, l'incarnation du divin dans notre cité terrestre.* ». On retrouve là la pensée de Jacques Maritain que Bidault avait fait venir à des réunions de l'ACJF : il faut mettre le christianisme dans toute la vie.

Mais en 1938 il va lui falloir abandonner ses fonctions, son mandat de Président de l'ACJF arrive à son terme, pour prendre son poste à la faculté catholique de Lille. « *Il me restera, comme gravée dans la chair, la marque de l'ACJF, comme d'un esprit vivant, un esprit de feu.* ». Fin octobre, il s'installe donc à Lille. Pour longtemps ? Pour un an à peine.

En effet, les événements s'accélérent alors. Munich d'abord, la drôle de guerre ensuite. Et il écrit ces propos prémonitoires en juillet 1939 : « *Ce pays qui a trahi pour sa tranquillité n'aura même pas la grandeur de se sacrifier pour son idéal. Il a la situation du morceau de fer sur le marteau-pilon qui lentement descend pour l'écraser.* »

Sa période de formation est terminée, d'autres responsabilités l'attendent. André Colin est mobilisé, lieutenant de vaisseau, employé comme gratte-papier dans une caserne. Il proteste. Il voudrait être utile, s'engager davantage. Il intervient auprès de Champetier de Ribes, Secrétaire d'État et Président du Parti Démocrate Populaire, qu'il connaît. Lui n'est pas membre du PDP mais ancien Président de l'ACJF il est connu de tout le monde, de toute la mouvance démocrate chrétienne. Et Champetier de Ribes le fait affecter en Syrie comme juge militaire. Il pressent manifestement la catastrophe qui se prépare. À vrai dire, pour lui comme pour beaucoup d'autres, le combat pour la France et la démocratie est déjà commencé.

En effet, un an plus tôt a été publié le *Manifeste aux hommes de notre esprit*, demandé par Francisque Gay et écrit par Georges Bidault, inspiré dit-on par Jacques Maritain et François Mauriac au lendemain de Munich, en réponse à un autre manifeste de la Droite catholique qui bientôt collaborera avec le régime de Vichy. « *Face à la montée foudroyante de l'hitlérisme dans le monde, lit-on dans ce texte, nous faisons appel à tous ceux qui ont courage et volonté.* ». Et, en conclusion, « *le moment est venu d'agir pour le salut de toutes les causes qui donnent prix et sens à la vie.* ». Un manifeste en 16 pages signé : Les Nouvelles Équipes Françaises.

André Colin est affecté à Beyrouth. Il est d'autant plus séparé de la France que l'Italie vient de lui déclarer la guerre et que la Méditerranée est devenue soudain, selon ses propres termes « *une mer perfide.* ». Le 14 août, toujours bloqué là-bas, il écrira : « *J'ai vécu un véritable drame qui m'a brisé. Je ne suis qu'un pauvre type, faible, fatigué. Mais, ajoute-t-il ensuite, je me repose toutefois sur certains actes que l'on m'a dit être courageux.* ». C'est du 14 août 40 qu'il s'agit. Du courage, il en fallait en effet pour braver l'adversité et, sans rien connaître des réactions des autres, parler comme il l'a fait à la radio de Beyrouth.

En effet, le 22 juin 40, sans même savoir qu'un général français a lancé de Londres un appel – l'Appel du 18 juin – voilà qu'à son tour à la radio de Beyrouth, il appelle à continuer la guerre et à refuser la défaite. Sa causerie sera reproduite dans le quotidien arabe *Al Bachir* le 25 juin sous le titre : « *Victoire de l'Empire français.* »

Voici ce jeune officier qui explique calmement que si des batailles ont été perdues en métropole, il reste l'Empire français et, à côté, l'Empire britannique. À eux deux : la moitié du monde. Et près de la flotte française, la flotte britannique, la plus puissante du monde.

Avec une perspicacité extraordinaire, et alors que la France est envahie et soumise, il annonce déjà la victoire inéluctable des Alliés, « *de tous les peuples libres et forts qui ne peuvent supporter l'idée d'une domination du national-socialisme, l'entrée en guerre de l'URSS et même des États-Unis et la collaboration de ses pilotes avec les nôtres, français et britanniques* ». Et il conclut : « *Soyons fidèles. Notre fidélité et notre foi dans l'Empire assurent la victoire, la bataille de France peut se terminer, il nous reste maintenant à gagner avec nos Alliés la bataille de l'Empire français* ». Le 25 juin, une fois connues les conditions de l'armistice allemand, André Colin livre un nouvel appel à la radio. Par chance, le courrier fonctionne. Malgré son année d'enseignement à la faculté libre de Lille, André Colin est toujours de cœur avec son équipe d'ACJF avec qui il reprend contact. « *Ce fut pour moi une délivrance quand j'appris que Gortais était sauvé. Je me dis bien en raison : il y a tous les autres, mais c'était lui surtout* », écrit-il de Syrie.

Revenu en métropole en septembre il est affecté, toujours militaire, à Toulon, et sera démobilisé fin novembre. Sa dernière lettre de Toulon à Georges Le Brun Keris, est datée du 31 novembre – erreur de date ! - Incertain de son avenir, n'ayant nulle envie de retourner à Lille, il s'interroge. Le Père Lambert, aumônier général de l'ACJF, lui demande de passer à Lyon. Il n'est pas question de prendre un poste à Vichy, comme on le lui propose. Alors ? Et il écrit avec humour : « *J'irai chercher un quelconque poste de sacristain dans la montagne pour attendre que le temps passe* ». Et il avoue : « *Je fais des pages d'écriture. Quand j'aurai à chercher un emploi, il me sera désagréable de ne pas savoir écrire* ».

Il n'aura pas à chercher. Son prédécesseur à la présidence de l'ACJF, Alain Barrère, est prisonnier. Il doit reprendre du service et accepte la responsabilité du mouvement en zone occupée à Lille. Un emploi au Comité d'organisation du textile, un organisme public créé en application d'une loi de 1938 sur l'organisation de la nation en temps de guerre, lui sert de couverture. Albert Gortais, assisté par Maurice-René Simonnet qui lui succédera, assure le secrétariat général à Lyon. Rémy Montagne viendra en renfort en décembre 41 comme délégué général. En effet, Albert Gortais, déjà cette fois-là, doit quitter ses fonctions, « *la mort dans l'âme* » dit-il, pour travailler dans l'entreprise familiale de quincaillerie à Saint-Brieuc. Et cela, au plus mauvais moment. André Colin est en mauvaise santé. « *Je ne marche que poussé par la nécessité, ou encore aiguillonné par Gortais. Lui est infatigable, toujours en forme, toujours en action. Il ne cesse de m'étonner* ». Son médecin est à Lyon, il doit le consulter, et est obligé de s'arrêter. De Largentière en Ardèche, il continue cependant de travailler avec sa vaillante petite machine à écrire, mais il laisse paraître sa détresse. « *Toute ma vie, je traînerai sans doute comme une croix meurtrissante le désagrément à la fois physique et moral de cette stupide infirmité de la main* ». Il y avait déjà fait allusion quelques mois plus tôt, en septembre 42. Il veut, il doit mettre ses talents au service de la société, mais « *tous mes amis sont mariés, je commence à devenir vieux (il a 32 ans !), et n'intéresse plus personne. Complètement abruti et bon à rien, sauf s'il se présente des événements politiques dans lesquels je pourrais me permettre précisément de me jeter tête baissée* ».

Et ce qu'il voulait, c'était la confrontation d'idées, et surtout avec des jeunes pour mieux les comprendre, pour avancer, pour penser à l'avenir. En ce sens, dans le Finistère, en tant que Président du Conseil général, il invitait les stagiaires de l'ENA. Je ne vous raconte pas la venue de Laurent Fabius en complet trois pièces et les hurlements de rire de mon frère qui l'ont flingué, je pense qu'il n'aimerait pas du tout que je raconte ça.

Anne-Marie Idrac : Je lui ai rappelé plusieurs fois !

Françoise Colin-Bertin :

Tu le lui as rappelé. Mon petit frère, qui est né dix ans plus tard que nous, faisait hurler de rire papa, tout le temps. Cette venue de Fabius est mémorable. Donc vraiment, une confrontation d'idées avec des plus jeunes et, je pense, pour trouver des convergences ou pour trouver au contraire des contradictions et des critiques. Toujours dans l'esprit d'avancer et de mieux écouter. C'était un homme politique qui savait écouter.

Dans les rapports humains, comme vous l'avez évoqué, c'est l'ouverture aussi sur le monde. Papa était un homme – même s'il faisait sérieux et renfermé – qui était extrêmement ouvert et qui trouvait très bien, pour mon bac, de m'offrir un voyage pour me faire travailler dans un kibboutz. Vous imaginez, à l'époque, l'ouverture d'esprit. La même chose pour l'orientation d'Anne-Marie, la même chose pour mes frères. Donc l'ouverture sur le monde, et c'est comme ça qu'effectivement je l'ai vu beaucoup travailler avec Jacques Mallet : je faisais le *go between* pour aller systématiquement à l'UEDC (Union européenne des démocrates-chrétiens), au PPE et surtout à l'Union mondiale des démocrates-chrétiens qui, malheureusement, n'existe plus. Combien de fois nous avons vu à la maison des Italiens ? Parce qu'en plus, papa nous faisait déjeuner avec tous ces grands messieurs-là. Il aimait bien qu'on participe et qu'on écoute. Arrivaient à la maison des gens de l'Union mondiale des démocrates-chrétiens et souvent Eduardo Frei, le Président du Chili qui arrivait, qui trouvait tout à fait normal qu'on déjeune avec les enfants. Petit clin d'œil entre papa et moi, c'est que papa avait fait sa thèse en Italie et moi j'ai fait une thèse d'histoire de l'art et d'archéologie en Italie. Donc, pour que les autres ne comprennent pas, on se parlait en italien !

Je pense qu'il nous a donné envie de développer nos idées imprégnées des siennes. Anne-Marie a été notre porte-parole ces dernières années, pour qu'on soit un témoin de ses idées. Ce que j'essaye aussi de transmettre à mes enfants, c'est un approfondissement des idées et des valeurs de papa.

D'autre part, il nous a donné un énorme sens de la responsabilité. Je suis assez étonnée de voir que les jeunes, depuis une trentaine d'années, perdent beaucoup le sens de la responsabilité au niveau social. Ce n'est pas parce que ce ne sont que des assistés, etc, mais une responsabilité extrêmement profonde. Responsabilité devant sa vie à soi et responsabilité vis-à-vis des autres. Énorme exigence personnelle et, malheureusement, c'est aussi une exigence à l'égard des autres. C'est une responsabilité qui est une vertu que je trouve absolument essentielle maintenant. D'ailleurs, j'ai retrouvé dans *France-Forum* (puisque vous savez qu'il était très proche d'Henri Bourbon, de Jean Aubry) – je me suis permis, Charles, d'apporter quelques *France-Forum*,

comme chef de cabinet, et qui a organisé le voyage de noces de mes parents. Donc si nous sommes là, c'est grâce aussi un petit peu à l'organisation du chef de cabinet. D'autre part, il y avait aussi une « faiseuse de mariages » qui était Janine Gortais et vous avez beaucoup évoqué Albert Gortais. Donc vous voyez qu'il y a beaucoup de choses qui se passaient au MRP. Il y a Janine qui a présenté papa à maman, et ensuite il y a Jean qui a organisé le voyage de noces. C'est pour ça qu'Anne-Marie et moi nous sommes là, c'est incroyable. La première vertu, c'était l'exigence. Papa était extrêmement exigeant, sauf avec maman. Il était trop amoureux et, en plus il l'appelait « Jim qu'à sa tête ». S'il n'avait tenu qu'à elle, c'est vrai que « Jim qu'à sa tête » serait venue aujourd'hui, mais malheureusement elle est trop fatiguée physiquement pour tenir vraiment une réunion un petit peu longue. Donc j'ai été la fille, mais j'ai été aussi la collaboratrice. Quand il m'a proposé de travailler avec lui je suis tombée par terre, car je connaissais son exigence dans le travail. Donc je l'ai accompagné professionnellement mais aussi moralement et après, Jean Lecanuet m'a aussi proposé de travailler avec lui. Donc depuis vingt ans finalement j'ai été leur attachée parlementaire au Sénat et j'ai pu surtout, pour l'un comme pour l'autre, faire beaucoup de recherches sur le MRP, puisque papa avait remis toutes les archives du MRP à René Rémond. J'avais la lettre de René Rémond confirmant le don des archives à Sciences Po, et ensuite tout a été versé aux Archives nationales, c'est comme ça que j'ai pu aller faire pas mal de recherches pour l'un comme pour l'autre. Comme vous avez pu le remarquer, Madame, j'ai aussi beaucoup trié les archives de papa que nous venons de donner aux Archives. Et vous parliez d'un Russe ou d'un Polonais, mais sachez qu'il y a un Japonais extrêmement délicieux, charmant, qui est venu sans arrêt étudier archives de papa. J'étais là pour travailler avec lui, et il a écrit une lettre de remerciement qu'aucun Français ne pourrait écrire, tellement c'est merveilleusement écrit. J'ai accompagné ce Japonais et bien d'autres chercheurs. Donc je vous engage vivement si vous voulez continuer à faire des recherches sur le MRP ou sur mon père, à aller effectivement aux Archives nationales.

Je vais reprendre pas mal d'idées d'Anne-Marie, vous voudrez bien m'en excuser. C'est un père qui nous a apporté beaucoup de choses. D'abord – excusez-moi, je suis un petit peu émue – le respect des autres. C'était incroyable. Jamais il n'aurait mal parlé à quelqu'un, il nous a toujours présenté ce qu'on appelait, entre guillemets, « les petites gens ». Anne-Marie rappelait des gens de Ploudalmézeau, avec papa nous allions dans les fermes quand nous étions tout petits. Ce qui était le plus extraordinaire chez papa, c'est qu'il ne reconnaissait que la valeur humaine des gens, plus que la valeur intellectuelle, plus que la valeur sociale, plus que la valeur du pouvoir de l'argent. Tout ça le faisait hurler. Ce qu'il voulait, c'était reconnaître la valeur humaine des gens, et la valeur des militants. De mon côté, j'inculque cela à mes enfants, il faut respecter les autres. Chaque homme est unique, chaque homme est sacré.

Deuxième grande valeur et vertu, je pense. C'est l'importance des rapports humains. Maman n'a cessé de recopier cette phrase de Saint-Exupéry que je ne connais plus par cœur, mais la plus grande richesse, ce sont les rapports entre les hommes. C'est vrai, quand vous avez dit, Jean-Pierre : « *Il était un rassembleur* », il trouvait la richesse humaine de chaque personnalité et c'est en ce sens que, par exemple, il adorait rencontrer les jeunes. Anicette Sangnier, je ne sais pas si tu es venue déjeuner souvent à la maison, mais il y avait quand même pas mal de copines de Sainte-Marie qui venaient, et il aimait rencontrer des jeunes, peut-être de son origine de l'ACJF mais pourquoi ? parce qu'à chaque fois ils lui apportaient une autre vision.

Encore une réflexion prémonitoire. A vrai dire, « *les hommes de notre esprit* », pour reprendre le titre du manifeste de la NEF en 1938, était entrés en Résistance dès ce moment-là. « *Le moment est venu d'agir* », y a-t-on lu, mais peu se disaient que ce serait héroïquement, en risquant chaque jour sa vie ». Et il faut se souvenir de ce que fut à cette époque-là la vie de tous ces hommes et femmes qui ne savaient pas si le lendemain ils ne seraient pas arrêtés, torturés, déportés et assassinés.

Agir pour libérer la France, agir pour préparer l'avenir, André Colin ne se résigne pas et il trouve le réconfort de retrouver tous les siens ou presque dans le même état d'esprit que lui. Il sillonne la France, multiplie à nouveau les contacts. Il faudra attendre cependant 1942 pour qu'à Lyon puis à Paris le projet d'un Mouvement qui soit autre chose qu'un Parti traditionnel, qui ne soit pas la restauration d'un Parti de la IIIe République, s'impose aux deux hommes qui se côtoient désormais au Conseil National de la Résistance, Georges Bidault, Président, et André Colin, représentant la famille démocrate chrétienne.

En effet, Jean Moulin avait reçu non sans mal le feu vert de De Gaulle pour intégrer les familles politiques avec les mouvements de Résistance dans le Conseil National de la Résistance. Très vite, il charge Bidault du service d'informations. Les deux hommes se lient d'amitié, selon le témoignage d'Alain Cordier, le secrétaire de Jean Moulin à Lyon. Après son arrestation, c'est Georges Bidault qui lui succède, accepté par les communistes et les socialistes, mais ignoré par De Gaulle. Bidault y fait entrer André Colin à ce moment-là pour lui succéder au titre de la famille démocrate chrétienne.

Les deux hommes se connaissent déjà. Le témoignage de Rémy Montagne est de ce point de vue très précis. Les liens entre Bidault et Colin étaient très anciens, les deux hommes avaient été très amis avant la guerre, Bidault avait conseillé Colin quand celui-ci était devenu Président de l'ACJF. « *Une solide amitié était née dans cette collaboration* », déclare Rémy Montagne. Un tandem se met en place. Georges Bidault, le grand frère doublement célèbre par ses éditoriaux dans *L'Aube* d'avant-guerre puis par sa Présidence du Conseil National de la Résistance, et André Colin venant de l'ACJF dont, depuis la Présidence de Charles Flory qui avait donné naissance à ce que l'on a appelé la « génération civique », la plupart des cadres n'hésitaient pas à s'engager en effet, ou étaient disponibles et n'attendaient qu'un signe pour le faire.

On a parlé d'alliance et de compromis entre André Colin et Georges Bidault. En fait, c'étaient les deux faces d'une même médaille. Tous les deux catholiques fervents, tous les deux patriotes. Le même métal, mais différent. Le premier avait été mobilisé à la fin de la guerre de 14-18 ce qui lui permettra, prisonnier, d'être libéré rapidement. Agrégé d'histoire, enthousiasmant ses élèves de khâgne, ses éditoriaux de *L'Aube* le préparaient à jouer un rôle de premier plan dans la France libérée, en face pensait-il de De Gaulle. Il voulait rassembler tous les démocrates-chrétiens, les unir dans un grand dessein. André Colin était le chef d'une équipe, celle des dirigeants et des cadres de l'ACJF renouée, qui avaient pour objectif de christianiser la France et, pour cela, d'entraîner le plus grand nombre, tous ceux qui accepteraient les mêmes valeurs, croyants et incroyants. Il refusait donc l'étiquette démocrate chrétienne qui écartait d'emblée l'espoir de fonder un travaillisme à la française, comme en rêvaient beaucoup de ses compagnons.

A l'ACJF, en opposition à la doctrine dominante dans l'Eglise, chez les évêques, il voulait faire toute sa place au monde ouvrier, refusant la notion de classe dirigeante, la bourgeoisie, qui aurait à prendre par la main les ouvriers comme les peuples colonisés, et leur indiquer le chemin à suivre.

C'est ainsi que les Annales de la Jeunesse Catholique, numéro après numéro, traçaient une voie nouvelle vers une république sociale, et cela avec l'appui des théologiens et de prêtres, tels le Père Lambert, le Père Chambre, bien d'autres encore, le Père De Lubac, etc.

Un exemple parmi d'autres : le vote de la loi sur les congés payés par le Front Populaire fut salué par eux comme une avancée considérable. Le droit aux loisirs des ouvriers était reconnu, et le rôle précurseur de Marc Sangnier, « *celui qui avait posé l'étoile au bord du sillon* » et créé les Auberges de Jeunesse.

Une même volonté, deux approches différentes qui allaient faire un bon alliage. Les deux sont totalement indissociables pour construire le mouvement. Il s'agit de rallier à eux tous ceux qui baignaient dans la vie politique avant la guerre, et principalement les membres du Parti Démocrate Populaire, les rallier sans leur laisser le pouvoir. Car il ne s'agit pas de faire un Parti démocrate populaire élargi. Bidault se souvient en effet de l'attitude des députés PDP après Munich. Il lui fallut sur l'injonction – et cela était très amer pour lui - de Francisque Gay, patron de *L'Aube*, atténuer ses articles éditoriaux contre Munich, les édulcorer, pour ne pas désavouer trop publiquement ces députés PDP qui les approuvaient et dont plusieurs votèrent les pleins pouvoirs à Pétain, même s'ils s'en repentirent rapidement ensuite.

André Colin sait bien, lui, que les membres de l'ACJF ne suivront pas tout ce qui aura l'air d'une restauration de la IIIe République. Lui-même a trop souvent rongé son frein, y compris aux Semaines Sociales peuplées, disait-il, de « *dames d'œuvres* ». Mais il est habitué aux conflits, aux affrontements, et sait y faire face. La vie n'a pas toujours été tranquille à l'ACJF à l'intérieur et dans ses relations avec la hiérarchie. L'un appuyant l'autre, ils progressent rapidement, sans toutefois apaiser tous les malentendus de ceux qui regardent en arrière et de ceux qui voudraient aller plus vite et plus loin, les plus jeunes notamment.

La tâche est difficile. Comment parvenir à rassembler dans un mouvement politique uni est discipliné tous ces démocrates d'inspiration chrétienne, fervents catholiques, avec tout ce que cela signifie d'obéissance et de soumission au clergé, aux évêques, au Pape ? Et à l'époque, les prêtres s'immisçaient dans la vie privée de chacun, beaucoup plus qu'aujourd'hui. En lorsqu'ils se retrouvent entre laïcs sans autorité divine à respecter, comment vont-ils se comporter ?

Ajoutez à cela le tempérament français, le fait qu'il s'agisse d'une fraction seulement du peuple chrétien, une petite fraction. Et vous comprendrez que le mal profond dont souffrait et souffre encore cette famille politique, et l'esprit de contestation, le goût des querelles, les divisions.

Il fallut l'extraordinaire volonté, le sens de l'organisation, la connaissance des hommes et l'expérience acquise à l'ACJF pour qu'André Colin parvienne à faire naître dans le mouvement en train de se construire, à rassembler le plus grand nombre possible.

J'ai baigné tout d'abord dans cette atmosphère de Résistance, et ensuite dans l'éclosion merveilleuse du MRP avec toutes les espérances que ce Parti a portées avec lui. Je voulais vous dire qu'à travers mon beau-père, j'ai eu la joie de connaître Robert Schuman, j'étais tout jeune à l'époque. Robert Schuman, Maurice Schumann, Robert Lecourt dont on a évoqué le souvenir, et de nombreux autres membres ou sympathisants du MRP et en particulier la famille Teitgen. J'ai connu pratiquement tous les frères Teitgen et mon frère a travaillé au cabinet de Pierre-Henri Teitgen pendant plusieurs années. Et donc j'ai pu, à travers ces personnalités, à travers ce souffle qu'avait donné le MRP à la vie politique française, garder des souvenirs absolument merveilleux.

Il se trouve que j'ai adhéré en 1948 à la Société de Saint-Vincent-de-Paul dont je suis devenu successivement Président national puis international, mais j'ai surtout été un passionné de Frédéric Ozanam qui fut notre principal fondateur – non pas unique, ils étaient sept fondateurs – mais c'est certainement lui qui a été on peut dire l'âme de cette société, qui lui a transmis ce désir d'universel, puisqu'elle est aujourd'hui dans 147 pays. Et pendant ce mandat, j'ai été appelé par Jean-Paul II au Conseil pontifical Cor Unum. J'ai vu en Frédéric Ozanam, c'est surtout pour ça que j'interviens, une sorte d'ancêtre de la démocratie chrétienne. Et à travers tous ses écrits, à travers sa pensée, à travers ses enseignements à la Sorbonne, je reconnais le souffle de Monsieur Colin que je n'ai pas eu l'honneur de connaître. Mais vous, Madame, vous nous avez tellement bien évoqué sa figure, et puis tous les autres témoignages qui ont été donnés m'ont rempli de joie et je me dis que si Frédéric Ozanam dont je me suis occupé de la béatification, avait été dans notre génération, je suis sûr qu'il aurait été membre du MRP. Mais soyez patients, vous savez : Jeanne d'Arc, il a fallu plusieurs siècles pour qu'elle soit canonisée. Et Frédéric Ozanam, dont je me suis occupé de la cause, sa cause a été introduite en 1926, il a été béatifié seulement en 97. Donc il faut être patient. J'espère que ce sera plus court pour Robert Schuman, pour Michelet aussi, qui sont des personnages que j'ai eu la joie d'approcher grâce à mes parents. Voilà. Merci beaucoup et pardon de ce témoignage incongru parmi tous ceux que j'ai entendus.

Jean-Marie Daillet :

La béatification de Robert Schuman, c'est d'ailleurs un sujet de discussion entre un de mes beaux-fils et moi. Il est en train de finir son droit canon à Rome et je lui dis : « *Alors ?* ». Il me dit : « *Eh bien, on attend le miracle.* » - « *Comment ? La réconciliation de l'Europe, ce n'est pas un miracle ?* » - « *Ah, mais ce n'est pas un miracle physique, il faut une guérison d'une maladie inguérissable.* » - « *Ah bon, très bien.* » Je suis allé très loin en lui disant que je considérais que ce genre de raisonnement, c'était du matérialisme spirituel.

Françoise Colin-Bertin :

Tout d'abord, merci Jean-Pierre d'avoir organisé cet après-midi. Je pense que vous me connaissez moins bien qu'Anne-Marie. C'est la brune et la blonde, on a cependant la même voix, ce qui nous permettait d'écarter les petits amis intempestifs. Je parlerai d'André Colin en tant que père, avec toutes les valeurs, toutes les vertus qu'il nous a remises et que nous essayons, tous les enfants Colin, de transmettre à nos enfants et éventuellement à nos amis. Mais je voulais vous remercier, Jean-Pierre, cette réunion est organisée dans la salle Jean Lecanuet. Or, effectivement Jean Lecanuet était un jeune agrégé de philo qu'on a conseillé à papa de prendre

Pierre Kerlevo :

Je n'ai pas connu André Colin, mais j'ai retrouvé hier soir dans mes archives un article d'Etienne Borne que vous avez connu, qui était une grande signature. Malheureusement, c'est la honte de ma vie, je n'ai pas noté la référence à l'époque, je pense que ça devait être dans *La Croix de Paris*. Et ça s'appelait : « *André Colin, un militant de la démocratie chrétienne* ». Alors je vais vous lire simplement la conclusion : « *On essaiera ainsi de renvoyer au passé, et un passé périmé, un type d'homme qui comme André Colin, méprisant les modes et les snobismes, a vécu sa vie publique dans le double honneur de la fidélité et labeur. D'un labeur qui était un service continu. Et il arrive que ceux qu'on croit dépassés parce qu'ils ont résisté aux fascinations du moment, apparaissent ensuite dans leur vérité, comme les meilleurs témoins du présent, et les plus surs garants de l'avenir. André Colin répugnait dans sa farouche pudeur à tout sentimentalisme. Mais il avait comme tous les grands Bretons d'autant plus d'idéal dans l'esprit qu'il était plus enraciné dans cette terre des confins, et que sa conviction et son caractère participaient à la solidité du granit de son Finistère. Comment oublier cette tête de marin qui paraissait burinée par tous les vents du large, et ce regard dans lequel semblait se refléter toute la mélancolie des vastes horizons marins ? Tel était, dans son âme indomptable et dans une apparence terrestre qui portait la marque de tous les au-delà de la terre, cet homme de foi intrépide, André Colin, notre ami, notre camarade d'aventure* ». Signé Etienne Borne.

Jean-Marie Daillet :

Ce texte est superbe. Merci beaucoup. C'est un éloge merveilleux. L'intrépidité, le courage civique... formidable.

Henri Catherin :

Je veux simplement ajouter le témoignage de notre génération, qui est passée de l'Action catholique à l'action politique. Et l'engagement d'André Colin nous a beaucoup marqués, parce qu'il nous a inspiré la confiance. Avant, on s'engageait en politique, c'était quand même un peu louche... ça ne correspondait pas à notre besoin de totalité. Nous aspirions plus, je crois, à la sainteté qu'à l'engagement temporel. A tel point que, par exemple, la figure de Robert Schuman nous avait beaucoup marqués, et que nous sommes toujours insatisfaits de voir que la cause de sa béatification n'a pas encore été entendue par Rome, alors qu'il a participé à ce miracle de la réconciliation franco-allemande, car c'est bien un miracle. Mais les autorités ecclésiastiques ne sont pas satisfaites suffisamment de cette perspective. Et je crois que l'engagement temporel et l'engagement spirituel ne sont pas incompatibles. Le Christ lui s'est incarné dans la vie quotidienne. Et des figures comme celle d'André Colin resteront toujours dans notre mémoire.

Amin de Tarrazi

J'ai beaucoup de scrupules à intervenir après des personnalités qui me dépassent de beaucoup, à tous points de vue. Mais je voudrais donner un petit témoignage. Je suis le beau-fils de Monsieur Carl le Coq de Kerland qui fut membre du Conseil constitutionnel et du Conseil de la Magistrature, du Conseil de la Légion d'honneur. Il était animateur de la Résistance au Palais de Justice de Paris.

Et aussi, une résistance physique extraordinaire quand on songe à tous les déplacements qu'il va effectuer à une époque où il n'y avait ni autoroute, ni TGV ni bien sûr d'avions.

Et le rythme s'accélère à l'approche de la Libération. Il ironisera un jour sur les libertés que lui offrait l'occupant du fait qu'en raison de certaines circonstances, il était « *tenu de vivre totalement libre, c'est-à-dire totalement caché* ». C'était au Congrès de la Fédération Nord du MRP à Lille, en 1947, à propos d'une réunion à Roubaix où il était venu en mai 1944, sous l'occupation. Un membre de la famille Catrice m'a communiqué une lettre annonçant sa visite dès 1942, avec une anecdote digne de lui : il arrive, il a soif et demande à Madame Catrice un verre de bière. Celle-ci sort une bouteille à bouchon de porcelaine, comme on faisait autrefois la bière dans le Nord, et lui en verse un verre qu'il boit sans rien dire. Après son départ, Madame Catrice s'apercevra qu'on y avait mis du vinaigre.

En avril 44, à la demande des premiers dirigeants, il se retrouve à Lyon avec Maurice-René Simonnet. Mission : écrire le manifeste fondateur du mouvement. Ils partent séparément de Lyon pour Romans. Là, ils prennent un car pour Vernoux-en-Vivarais où ils s'inscriront à l'hôtel sous un faux nom. Le sien sera Poisson. Pourquoi Vernoux ? Sans doute André Colin avait-il repéré ce lieu lors des séjours qu'il fit en Ardèche à Largentière, sur l'ordre de son médecin. Pendant trois jours, ils vont préparer ce texte qui sera adopté par le premier Congrès du MRP. Un texte rédigé en s'inspirant partiellement d'un topo que vient de leur confier Gilbert Dru et qui sera d'abord publié sous le sigle du Mouvement républicain de Libération, titre abandonné très vite en raison de la confusion possible avec d'autres organisations. Sur son exemplaire édité à Grenoble à la Libération, Simonnet a écrit au crayon : « *Par Maurice pour la rédaction, par lui-même et André Colin pour la pensée* ». Plus tard, il devait préciser qu'en retour le texte avait été transmis à Gilbert Dru qui l'avait totalement approuvé.

Dans ce texte figure une phrase passée presque inaperçue mais qui est fondamentale : « *Le mouvement entend se référer essentiellement pour son effort de reconstruction française aux principes essentiels d'une civilisation chrétienne* ». Au grand dam d'un certain nombre d'amis, André Colin et Georges Bidault avaient reconnu que tout espoir d'élargissement à ceux qui se réclamaient d'un humanisme laïc, tel Léon Blum, était vain pour l'époque. Robert Bichet, qui occupa peu de temps le poste de secrétaire général, le confirma. Une réunion avec quelques dirigeants socialistes avait montré que le travaillisme qu'espérait le leader socialiste n'était pas réalisable. La question scolaire, les compromissions de l'épiscopat français avec Pétain, rendaient le rapprochement impossible à cette époque. Bidault l'avait toujours pensé et en avait convaincu André Colin.

Toutefois, le mouvement demeure ouvert et s'ouvre effectivement à d'autres résistants. La référence à la démocratie chrétienne est récusée. André Colin, certes, conduira la délégation du MRP à la première conférence internationale des Partis démocrates chrétiens en mai 1947. Il intervint pour souligner qu'une Internationale authentique – ce sont ses termes – supposait que les Partis qui la composent prennent dans leurs pays respectifs, sur un problème donné, la même position, et que cela n'était véritablement pas possible. Il acceptait cependant que se constitue une association de personnes en même temps que de Partis.

C'est ainsi que se constituèrent les Nouvelles Équipes Internationales que présidait à l'époque Robert Bichet et auxquelles le MRP n'appartenait pas en tant que tel. Le MRP collabora notamment avec les NEI dans le cadre des rencontres de Genève qui marquaient notamment la reprise des relations avec l'Allemagne, Adenauer y venait, et Georges Bidault aussi, Albert Gortais, Joseph Fontanet représentaient le plus souvent le MRP. Mais André Colin y participa aussi entre 1948 et 1953.

Entre temps, le MRP était devenu à partir de 1945 l'une des principales forces politiques françaises. Trois scrutins législatifs et trois référendums se succédèrent en moins de deux ans, on espérait 100 députés, il y en eut plus de 160 dans un extraordinaire mouvement d'enthousiasme mais, il faut bien le dire aussi, de confusion.

Il avait fallu faire vite et ne pas rééditer l'erreur du Parti démocrate populaire, fondé 5 ans après l'armistice, en 1924 seulement, alors que les cartes étaient déjà distribuées. Ce fut là encore le rôle d'André Colin qui avait constitué un solide secrétariat général composé presque uniquement d'anciens de l'ACJF avec Albert Gortais, Georges Le Brun Keris et bientôt Joseph Fontanet et beaucoup d'autres. Il avait accepté cette distribution des rôles. A Bidault le pouvoir, une brillante carrière gouvernementale, bientôt la présidence du gouvernement provisoire ; à lui d'aller au charbon, d'organiser, de rallier, d'amalgamer une troupe hétéroclite et remuante, trop occupé par la rue de Poissy pour espérer accéder à de grands ministères. Il accepta sans jamais murmurer, même si à partir de 1947 il comprit avec Gortais que le Mouvement dont ils avaient rêvé devenait un Parti comme les autres. Avant même le Congrès constitutif en 1945, les jeux étaient déjà faits. Et avec sa lucidité habituelle, et malgré le triomphe électoral, il l'avait perçu.

Quelques jours avant le Congrès constitutif, lors d'une réunion préparatoire, Georges Bidault annonçait à la surprise générale qu'il ne serait pas présent au Congrès, partant le 24 à Moscou avec le Général De Gaulle, et désignant pour la présidence du MRP Maurice Schumann qu'André Colin connaissait à peine. Il l'avait croisé une fois en 1940. L'un des piliers de la construction du MRP s'écartait en quelque sorte du Mouvement, pour préférer aller au pouvoir. Et le MRP souffrira pendant toute son existence de ne pas avoir un leader reconnu.

Malgré le dévouement, l'intelligence, la compétence, l'éloquence de Maurice Schumann, son absence de la métropole sous l'occupation faisait en quelque sorte de lui un émigré de l'intérieur, venant de la Jeune République au surplus et ignorant tout de la nouvelle équipe qu'André Colin avait rassemblée. Le MRP n'aurait jamais de leader incontesté, les Présidents se succédant tous les trois ou quatre ans, sans autorité suffisante, d'autant plus que les statuts du Parti – on ne s'en est jamais rendu compte – reprenant pratiquement ceux du Parti Démocrate Populaire, ne prévoyait pas de Président national, mais seulement un Président de la commission exécutive.

La rupture avec De Gaulle, le départ des ministres communistes mettant fin au tripartisme, l'échec prévisible des élections municipales de 1947 - le RPF venait de se fonder -, ce fut un désastre, ces élections découragèrent André Colin malgré le soutien de Maurice Schumann qui ne succomba pas alors à son tropisme gaulliste. Mais c'en était trop. Le 14 août 1947, André Colin écrit au Président national, Maurice Schumann. Il part se reposer et sera absent quinze jours. Son médecin lui avait ordonné deux mois de repos.

Donc, voilà quelques souvenirs, et puis Madame Idrac a été députée des Yvelines dans un secteur voisin du mien, nous avons eu de nouveau quelques contacts à ce moment-là. Voilà, je voulais évoquer ces points, il y aurait beaucoup à dire, bien sûr, sur ces périodes à la fois pendant l'occupation et puis après.

Madame Fontanet :

J'ai beaucoup à dire, parce que la carrière politique de mon mari a été très marquée par André Colin. Mon mari a débuté en politique, juste après la guerre. Il était rentré dans la Résistance et puis il avait dû regagner la France libre, et il est rentré en 45-46 et c'est à ce moment-là d'ailleurs que nous nous sommes rencontrés, parce que moi-même je venais de rentrer au MRP à l'Assemblée nationale. Ces rapports avec André Colin ont été très très très profonds, mon mari avait la plus grande admiration pour cette très brillante intelligence. Mon mari est rentré au Bureau d'études du MRP, et puis ensuite il travaillait sa circonscription où il a été élu en Savoie à partir de 1951.

A propos de ce qu'a dit Jean Aubry, il est exact que mon mari a été obligé de partir à cause de l'affaire du *Juif Süss*. L'affaire du *Juif Süss* que vous avez évoquée, c'est mon mari qui est intervenu pour empêcher la présentation de ce film abominable. Mon mari a été poursuivi par les Allemands, et c'est comme ça qu'il est parti en Espagne et puis qu'il a rejoint la France libre, et qu'il a fait la guerre après jusqu'à la Libération. Et alors là il est rentré au MRP avec André Colin justement et Albert Gortais qu'il aimait beaucoup également.

Après, mon mari a poursuivi sa carrière en Savoie où il s'est fait élire pour la première fois en 51. En 56 il était député. Après il est rentré au gouvernement du temps de Chaban avec Delors, et c'était la meilleure période pour mon mari. Il a trouvé qu'il avait vraiment réalisé pendant ces années Chaban et Delors les meilleurs moments de sa vie politique.

Ensuite, mon mari a eu des difficultés avec le Centre démocrate, ils n'ont pas été toujours du même avis. Je précise bien qu'en 62, quand les ministres MRP ont quitté le gouvernement, mon mari et les ministres ont été accueillis très chaleureusement au Congrès du MRP, mais André, votre père, le lendemain du départ des ministres MRP, a fait savoir très fermement à mon mari qu'il n'était pas d'accord, que les ministres MRP auraient dû rester au gouvernement. Et effectivement, on m'a dit que votre père avait rencontré le Saint-Père quelque temps avant. Jean XXIII qui lui aurait dit qu'il fallait garder des liens avec le pouvoir.

Après, évidemment, quand le MRP a choisi de voter Giscard et que mon mari a choisi Chaban, il y a eu une grande rupture, mais il a gardé pour André Colin une grande déférence et une grande admiration. Voilà.

Anne-Marie Idrac : Nous sommes cousins.

Madame Fontanet : Nous sommes cousins, oui. Mon arrière-grand-mère est Soubigou et votre grand-mère est Soubigou. Voilà. C'est un peu loin, mais nos deux familles ont toujours été très liées.

Et puis le temps a passé et après je suis resté en contact avec les débuts du MRP. L'année que j'ai passée à Lyon (un peu plus qu'une année universitaire), il n'y avait pas encore de MRP, même en gestation, mais il y avait beaucoup de rencontres dans mon année de droit. C'était un diplôme d'études supérieures d'économie politique, il y avait Joseph Fontanet, Maurice-René Simonnet, un futur universitaire qui a dirigé l'Institut du Travail à Strasbourg pendant longtemps et qui est venu à Paris ensuite qui était assez connu, il y avait quelqu'un de très noble et très racé qui s'appelait de Boysson et qui avait des responsabilités au Parti communiste à l'époque. Et on avait comme professeurs les époux Bastide et puis André Philip qui a donné quelques cours juste avant d'aller rejoindre le Comité d'Alger. Et naturellement, Jean-Marie Domenach commençait à se faire connaître, il y avait des manifestations à Lyon contre la présentation de films comme *Le Juif Süss* par exemple. Il y avait toutes sortes de réunions. Et le hasard a fait qu'après la fin de la guerre, j'avais été en relations avec les services d'études du MRP, et en 1948, il a été question de cette date tout à l'heure, j'avais commencé à être appelé dans les cabinets ministériels et j'avais commencé en quelque sorte une carrière politique parce que mon rôle dans ces cabinets ministériels, de Jean Letourneau d'abord, c'étaient les rapports avec les parlementaires, avec toutes les équipes, et je suis allé en province dans de nombreuses réunions MRP. J'ai fait des campagnes électorales et le sommet de ma carrière politique, si j'ose dire, est intervenu en 1948 où j'ai été appelé au cabinet de Robert Lecourt. Comme j'avais toujours eu des relations avec les parlementaires, quand il est devenu Garde des Sceaux dans le bref ministère d'André Marie dont on a parlé tout à l'heure, il m'a appelé à son cabinet, car j'avais envie de reprendre des fonctions administratives. J'étais fonctionnaire des Finances, et le changement s'est produit juste après ce ministère où j'étais au cabinet de Robert Lecourt, car André Colin – vous ne l'avez peut-être pas signalé tout à l'heure – est devenu ministre de la Marine marchande. Et pour s'occuper des questions politiques pour la première fois, je n'ai pas été chargé des relations avec le Parlement dans ce cabinet, c'est une autre personnalité qui s'en est chargée, et qui était Jean Lecanuet. J'ai passé un peu plus d'un an car ce ministère, vous l'avez signalé, a battu le record de longévité ministérielle. Tous les ministères duraient quelque six mois en moyenne, celui-là a duré un tout petit peu plus d'un an, il a fallu attendre Guy Mollet pour que le record soit battu.

Mais alors j'ai été proche d'André Colin à cette époque, il avait pris comme directeur de cabinet quelqu'un dont j'avais déjà entendu parler, parce que quand j'ai connu Albert Gortais à Lyon il était fiancé et le frère de celle qui est devenue sa femme par la suite était un conseiller à la Cour des comptes, Jean Mafart, que naturellement André Colin a pris comme directeur de son cabinet. Et le hasard a fait que j'ai suivi après la famille Mafart, il y a eu un mariage avec d'autres amis. C'est un grand souvenir.

Le ministère de la Marine marchande en France n'est peut-être jamais très considéré, on reproche toujours aux Français de ne pas s'occuper assez de leur Marine. Mais à l'époque, c'était assez important puisque c'était tout de suite après la fin de la guerre, il y avait beaucoup d'activités. On construisait des navires en quantité. Donc c'était un ministère fort intéressant. Et puis surtout, compte tenu de ses responsabilités au MRP, André Colin – il nous en faisait part quelquefois – avait des rapports suivis avec le Président du Conseil qui était Henri Queuille, puisque naturellement il défendait les intérêts du MRP auprès de lui.

Il passerait d'abord quelques jours chez Charles Bosson en Haute-Savoie, à Annecy, et Albert Gortais étant absent de son côté au chevet de son épouse, il demandait à Maurice Schumann d'assurer l'intérim, et lui précisait les affaires en cours. « *Enfin, ajoutait-il dans cette lettre, je ne veux pas partir sans te faire part de mon intention de présenter ma démission au prochain comité national. Deux raisons à cela : les travaux des sections d'études sont sans répercussion. Dans ces conditions, ceux que je m'efforce d'entraîner au travail me font sans cesse le reproche, avec d'ailleurs l'ensemble des militants, que la politique définie par le mouvement ne reçoit pas d'application. Et puis, peut-être les dirigeants essentiels du mouvement ne sont-ils pas d'accord sur la conception que j'ai personnellement du mouvement, et qu'exprime superbement le rapport d'Albert Gortais au Congrès national. Et enfin, j'en aurai parlé à Bidault ce matin lorsque je suis allé au Quai d'Orsay à l'heure qu'on m'avait fixée, s'il avait consenti à me recevoir* ». 1947, c'est l'année où la dernière institution de la IVe République, l'Assemblée de l'Union française, était mise en place. Mission accomplie.

Maurice Schumann lui répondit aussitôt une lettre chaleureuse. Il s'était rendu au secrétariat général. Un collaborateur de Gortais, Fontanet, « *garçon remarquable au demeurant* » dit-il, a fait le point avec lui. « *N'aie donc pas d'inquiétude. Quant à ta décision, laisse-moi d'abord te dire très simplement que nous avons été élus ensemble par le même Congrès. Nous avons toujours travaillé en plein et total accord. Dans ces conditions, je ne saurais envisager un seul instant de conserver la présidence si tu abandonnais le secrétariat général* ».

Et sur plusieurs pages, il argumente pour le faire revenir sur sa décision. Et puis, dit-il, il va le dimanche suivant à Carcassonne avec les camarades de *l'Aube* et, au retour, compte passer clandestinement quelques heures à Lourdes. Et de rappeler à André Colin, son intention « *conforme à mon désir, d'accomplir seul un tel pèlerinage* ».

Vous voyez la religion qui est derrière et qui soutient l'action de ces hommes.

Est-ce l'éloquence de Maurice Schumann ? Est-ce plutôt la situation internationale, la guerre froide, le péril communiste qui firent changer d'avis à André Colin ? Mais il resta à son poste et, en 1955 seulement, Maurice-René Simonnet lui succéda au Congrès de Marseille. Mais à l'époque, en 47, il ne pouvait pas quitter le vaisseau en pleine tempête.

Deux dates encore. A la chute du gouvernement Schumann en juillet 1948, le Président de la République appela André Marie qui prit dans son équipe Paul Reynaud et Henri Queuille. A la réunion plénière du groupe et de la commission exécutive, André Colin s'y opposa en ces termes : « *Il est possible qu'en aidant André Marie nous sauvions la République. Mais cette République sera celle des autres, et nous serons coupables d'avoir installé au pouvoir nos adversaires, et d'avoir créé un régime que nous avons âprement combattu.* » Il ne fut pas écouté. André Marie démissionna un mois plus tard, Henri Queuille lui succéda, la République radicale était revenue.

Devenu sénateur en 1959, André Colin revint rue de Poissy, au siège du MRP, comme Président. Allant à Rome pour la béatification d'une religieuse bretonne, je crois me souvenir (je n'ai pu retrouver exactement le motif ni la date), il lui arriva une aventure extraordinaire.

Le Pape demandait à le voir. Jean XXIII qu'il avait bien connu comme nonce à Paris, le retint plus d'une heure. Il était, me dit-il, parfaitement au courant de la politique française et conseilla au Président du MRP – nous étions en 1962 – au moment du remplacement de Debré par Pompidou, de temporiser et de ne pas affronter De Gaulle. A l'époque, nous avions trois ministres techniciens au gouvernement : Bacon, Buron et Fontanet. N'était-ce pas suffisant ? André Colin le pensait. Hélas ! Pflimlin et Maurice Schumann acceptèrent de devenir ministres. La barque était trop chargée. Dès les premiers jours, ces deux derniers firent savoir aux dirigeants du Parti, lors d'un déjeuner du jeudi auquel j'assistais au restaurant Cazenave, que De Gaulle était impossible, qu'ils n'étaient pas sûrs de rester. « *S'ils veulent partir, ce n'est pas à nous de les retenir* », murmura André Colin à Simonnet. Il n'imaginait pas que leur départ entraînerait celui des trois autres, ce qui mettait cette fois-ci le MRP dans l'opposition. Hélène Fontanet, ici présente, peut témoigner qu'André Colin reprocha vivement à son mari cette démission. Sans doute avait-il compris que cela signifiait le commencement de la fin pour le MRP.

Ayant cédé la présidence du Mouvement à Jean Lecanuet, André Colin à la tête du groupe centriste au Sénat espérait encore en 1965 succéder à Gaston Monnerville. C'était hélas ne pas compter avec l'hostilité du camp laïc qui ne pouvait supporter l'idée de voir un Président de l'ACJF dans ce fauteuil présidentiel. Et il a dû laisser la place à Alain Poher, moins marqué, moins voyant. « *Quand je me suis présenté, m'a-t-il dit, j'ai vu se lever les tabliers* », faisant allusion à un rite maçonnique.

Que retenir d'André Colin ? Sa fidélité à l'idéal de sa jeunesse. Sa clairvoyance et sa lucidité. Son abnégation, acceptant de rester volontairement dans l'ombre, alors même qu'il pilotait le vaisseau. Il aimait la mer, les marées, les feux follets, les djinns, le cartésianisme parisien l'agaçait. Homme de foi, il était fait pour la pleine mer. Pas pour les manœuvres de couloirs et les coups bas. Une bonne traversée avec un bon équipage. Les circonstances ne l'ont pas permis entièrement, mais il a été celui qui a probablement le plus contribué à incarner pour un temps notre vision de la politique.

(Applaudissements)

Jean-Marie Daillet :

Vos applaudissements saluent un petit chef-d'œuvre. Car enfin nous n'avions, pour ma part en tout cas, jamais si bien vu de quelle force était la personnalité d'André Colin. Personnellement, il m'intimidait beaucoup. Mais je ne savais pas tout ce qu'il avait accompli et tout ce qu'il avait tâché évidemment de mettre en œuvre au service de la France et de l'Europe. D'ailleurs, concernant l'Europe, nous en reparlerons certainement tout à l'heure, mais c'est d'abord aux filles d'André Colin que je voudrais céder la parole, parce que ce sont elles qui peuvent compléter ce que notre ami Jean-Pierre Prévost a réussi si brillamment à récolter. Elles ont certainement elles-mêmes beaucoup de choses à nous dire sur leur père. Anne-Marie ?

premiers tours de scrutin, Alain Poher pouvait être un autre candidat, mais Alain Poher s'était sauvé. Il ne voulait pas. Il était Président du Parlement européen en même temps. Alors il était parti dîner et c'est un sénateur de mon département – c'est comme ça que j'ai connu l'anecdote – qui est allé le chercher et l'a trouvé. Et effectivement, le problème était qu'à ce moment-là si on ne présentait pas un nouveau candidat, la Présidence du Sénat partait au Parti socialiste. Donc on voulait l'éviter. Et Alain Poher n'était pas quand même un inconnu parce qu'Alain Poher, lui, avait suivi une voie dans le monde, dans la mouvance démocrate-chrétienne, il était à *Pax Romana* qui était un mouvement international qui avait une section française. Et il avait été appelé par Robert Schuman dont il avait été le collaborateur pendant longtemps. A la Résistance il était chargé de réorganiser le ministère des Finances et c'est comme ça qu'il était sorti du rang. Et donc à ce moment-là, on est allé chercher Alain Poher, et c'est Jean Lecanuet qui a convaincu Alain Poher qu'il fallait se présenter pour éviter que le siège n'échappe. Et André Colin avec abnégation a tout à fait accepté.

Jacques Mallet :

Je voudrais tout de même évoquer un souvenir personnel. C'est André Colin qui m'a amené au MRP et au secrétariat général du MRP. Il avait entendu parler d'un énarque disponible et il m'a fait venir, et ça a changé ma vie. Je voudrais souligner une chose, c'est que j'ai été un peu son ministre des Affaires étrangères, à André Colin, à l'époque où le MRP pesait lourd dans la politique française et où ce que j'appellerai sommairement les démocrates-chrétiens étaient au pouvoir dans les principaux pays européens. Ce qui fait que ça donnait des possibilités très intéressantes pour celui qui travaillait avec Colin pour resserrer les relations entre les Partis qui avaient la même aspiration fondamentale. Alors c'est un souvenir : je dois à André Colin d'être entré au MRP. Je lui dois aussi d'avoir avec à ses côtés contribué, je pense modestement mais utilement, à la construction de l'Europe, et c'était une des grandes idées auxquelles était attaché Colin, qui était à la fois très Français et patriote, et très Européen.

Jean Aubry :

Je voudrais apporter un témoignage très modeste, qui commence par des souvenirs préhistoriques par rapport au MRP. Le hasard avait fait que devant passer l'oral de droit à Paris le 14 juin 40. Naturellement, ça n'a pas été possible et par toute une série de circonstances, je me suis retrouvé à Lyon où j'ai passé quelque dix-huit mois. Avec la guerre, les mouvements d'Action catholique avaient été décapités, puis tous les cadres, la jeunesse étudiante chrétienne avait été mobilisée, et le hasard a fait que j'étais dans les instances départementales ou régionales à Paris à la JEC, et quand je me suis retrouvé à Lyon, j'ai rencontré naturellement Maurice-René Simonnet à la faculté de droit, et il m'a demandé d'entrer dans son équipe, puisqu'il était le secrétaire général pour la zone libre de la JEC à l'époque. Et par Maurice-René Simonnet, naturellement, j'ai très vite eu des contacts avec Albert Gortais qui était responsable à l'époque de l'ACJF pour la zone libre. Et j'ai vu André Colin qui était responsable de l'ACJF pour la zone Nord, qui venait de temps en temps en fraude prendre des contacts avec Albert Gortais. Et j'avais été très frappé par l'entente d'abord qui régnait entre les deux, et c'étaient des rencontres qui chaque fois étaient importantes et qui m'ont beaucoup marqué.

populaires de 1945-1946. Notre époque revient à la même recherche de valeurs. Et en effet, en ce moment, il y a une recherche de valeurs.

Merci encore Anne-Marie, de nous avoir donné ce beau témoignage. Oui, en effet, l'humour de votre père était certainement redoutable. Il savait être caustique. Il savait être très amusant, mais il était d'une grande discrétion. J'appréciais beaucoup cet aspect de sa personnalité. C'était un homme de foi, admirablement respectueux d'autrui.

Le débat est ouvert. La parole est à Bernard Fosset

Bernard Fosset :

Quand j'évoque la mémoire d'André Colin, je dois dire que votre nom, Mesdemoiselles Colin, Madame Idrac, Madame Bertin, a bercé notre enfance. Ma sœur-Marie Thérèse qui est là pourrait en attester. Il y avait comme ça quelques noms, Teitgen, Simonnet, quelques noms qui se terminaient en *et*, Madame Fontanet en attestera, qui sont incontournables. Ils ont fait partie de notre enfance, je l'ai toujours dit depuis que je fais partie de l'Amicale du MRP. Le MRP ? Je suis né dedans. Voilà, c'est aussi simple que ça. Et je tenais vraiment, quand je vois le visage d'André Colin, on l'a vu si souvent à la maison, c'était vraiment « les compagnons », cette poignée d'hommes qui ont été de tous les combats, qui ont sans cesse relevé tous les défis et, disons-le, à partir de 1958, qui ont été aussi de toutes les défaites, mais ils les ont assumées en toute solidarité.

Alors, il y a un épisode que je voudrais citer, enfin revenir sur un épisode que vous avez cité dans la vie parlementaire d'André Colin, et dont je peux vraiment attester. André Colin devait vraiment devenir le Président du Sénat. C'était une certitude, et je peux vous conter une anecdote : en septembre 1968, c'était l'année de mes 17 ans, je n'étais pas spécialement motivé politiquement, parce que j'étais un peu jeune, encore que je suivais beaucoup l'action de mon père. Et je me souviens très bien : un soir je rentre à la maison, maman n'était pas là, je trouve un petit papier sur la table de la cuisine et mon père écrivait, il prévenait maman : « *Je pars au Sénat pour une séance de nuit qui sera longue. Nous allons élire André Colin à la Présidence du Sénat* ». J'étais très heureux, en me disant : un ami de la famille aussi proche, deuxième personnage de l'Etat. C'était quelque chose d'extraordinaire. Le matin, je me lève et je trouve à côté de mon bol un petit papier disant : « *Alain Poher a été élu Président du Sénat* ». Voilà.

Ce que vous avez cité, évidemment m'avait beaucoup interloqué à l'époque, et mon père a bien confirmé que les tabliers se sont levés pour barrer la route à celui qui avait été le secrétaire général de l'Action catholique. Ils ont préféré un Européen à un catholique, ils ont trouvé que c'était moins marquant. Alors on a bien connu ensuite Alain Poher, mais c'est vrai que le jour où il est arrivé, on ne le connaissait absolument pas. Et voilà le cours de l'Histoire, c'est mon modeste témoignage.

Jean-Pierre Prévost :

Je voudrais ajouter un mot sur cet épisode qui était compliqué, parce qu'André Colin et Jean Lecanuet aussi étaient intéressés par le même poste. Et donc ça posait problème. Mais surtout, quand il y a eu cette opposition, André Colin qui commençait à se manifester dans les deux

Anne-Marie Idrac :

D'abord, je voudrais vous remercier, avec Françoise qui est ici présente, et aussi au nom de nos frères Pierre et Paul Colin. Merci à tous d'être venus. Merci à Jean-Pierre de ce qu'il vient de dire. Merci d'avoir cité Maguitte dont la situation, effectivement, ne lui permet pas d'être là, et qui a été pour beaucoup dans la joie de vivre de papa, dans ses yeux amusés.

Je suis très touchée de votre présence à tous, et je voudrais vous saluer tous, mais peut-être particulièrement notre cousine Annick Ternier et son mari, et aussi mon amie d'enfance, Anicette Sangnier puisque comme vous l'avez dit à plusieurs reprises, et je vais le dire moi aussi, Marc Sangnier était fondateur dans l'inspiration de papa.

Je ne vais pas apporter de témoignage historique, je ne suis pas un historien. L'essentiel des éléments dont vous avez parlé se situe avant notre naissance. Nos parents se sont mariés en 1950. Je voudrais vous dire de manière précise que nous avons versé aux Archives Nationales l'ensemble de nos archives familiales, au moment où notre mère Maguitte a dû quitter son appartement. Nous avons la chance d'avoir ici Madame Blandine Dubois qui représente, et je vous remercie beaucoup de votre présence, les Archives Nationales, qui a fait un travail formidable qui permettra d'ici quelques semaines aux archives d'André Colin d'être consultées, puisque nous avons fait un don avec ouverture totale évidemment, et je ne saurais trop amicalement suggérer à ceux d'entre vous qui auraient des documents susceptibles de compléter ces archives, de les rendre donc disponibles pour les chercheurs, ou pour la jeunesse, ou finalement pour la République, de le faire éventuellement en se rapprochant de Madame Dubois.

Je voudrais dire d'abord qu'il était à la fois un intellectuel et un homme d'action. Pas un intellectuel engagé, mais quelqu'un qui avait de la pensée, en commun d'ailleurs avec beaucoup de ses amis, mais en particulier Jean Lecanuet qu'il a beaucoup contribué à former, et Françoise ma sœur a travaillé avec les deux, avec papa et avec Jean Lecanuet. C'était l'inspiration par l'idée. Mais c'était en même temps, non seulement un homme d'action, mais un militant ; et ce que vous avez dit sur la construction du MRP et sur l'ACJF, sillonnant la France, il nous ramenait à la maison des gens « *pas possibles* » comme on dit aujourd'hui, de la France entière. Je n'étais pas Présidente de la SNCF, mais je dois dire, il avait vraiment beaucoup contribué à la SNCF par tous ses voyages en train.

Donc à la fois un homme d'idées et un militant. Et c'est très bizarre que quelqu'un d'aussi militant ait en même temps été quelqu'un d'aussi peu politicien. Parce qu'il a contribué à construire un Parti qui a été le premier Parti de France, à un moment, et pourtant c'était vraiment tout sauf un politicien. Parce qu'il mettait les idées avant ses intérêts personnels et, effectivement, sa carrière n'a peut-être pas été exactement ce qu'il aurait voulu. C'est ça qui est sa première ligne directrice.

La deuxième qui me frappe en synthèse, en quelque sorte, c'est qu'il y avait un alignement parfait entre ses engagements de Ouessant, de Finistérien – du Finistère Nord – de Breton, de républicain parlementaire, d'Européen parlementaire européen, et également très engagé pour le développement des pays du tiers-monde. Et moi, je me souviens qu'à la maison, on parlait dans la même phrase d'Ouessant et de la convention de Lomé. Il y avait donc cette citoyenneté

parfaitement alignée, parfaitement cohérente, signe d'ailleurs de la cohérence d'ensemble de la pensée et de l'action d'André Colin.

Je crois pouvoir apporter le témoignage sur le fond sur deux choses. La première, ça peut paraître bizarre aujourd'hui, mais pour lui la Résistance et l'Europe, c'étaient des engagements chrétiens. La Résistance, comme vous l'avez dit, c'était la lutte contre les forces du Mal. C'était la liberté des consciences. Pas simplement la liberté des pays, la liberté des consciences, la liberté de l'être humain, la lutte contre la barbarie. Et l'Europe, c'est pareil. Ce n'était pas simplement le « *plus jamais ça* », parce que bien sûr les résistants s'étaient battus pour que plus jamais ça recommence. C'était pas simplement l'esprit de reconstruction auquel il a tellement contribué avec le programme du MRP qui était un programme de reconstruction – économique, sociale, les entreprises qu'on a nationalisées d'ailleurs au passage ; je ne sais pas si c'est ce qu'ils ont fait de mieux, mais enfin bon, c'était l'époque. Ce n'était pas simplement la Résistance, le « *plus jamais ça* », la reconstruction, c'était l'unité spirituelle de l'Europe. Et c'était cette idée que les forces européennes sont d'abord des forces spirituelles.

En même temps, ce n'était pas du tout, du tout quelqu'un de sectaire. On récitait beaucoup de poésies à la maison, enfin papa récitait beaucoup de poésies, et nous essayions quelquefois d'en lire à maman qui s'en souvient quelquefois un petit peu. Et par exemple, dans les phrases que nous avons beaucoup entendues à propos de la Résistance de ce chrétien, c'était Aragon, vous savez :

« Celui qui croyait au ciel - Celui qui n'y croyait pas - Tous deux adoraient la belle - Prisonnière des soldats. Quand le temps est à l'orage - Fou qui fait le délicat ».

Donc, pas sectaire du tout, mais en même temps très engagé par cette idée chrétienne. Sa mère, notre grand-mère, vous le savez peut-être, avait été l'un des exécuteurs testamentaires de Teilhard de Chardin, et même si papa ne parlait pas très souvent de Teilhard de Chardin, moi j'ai trouvé le même genre d'inspiration.

La première chose, donc : des engagements résistants européens qui sont des engagements au-delà même des valeurs, pour sa foi chrétienne. Il allait effectivement tous les dimanches à la messe, quoi qu'il arrive, et nous y avons été emmenés pendant les années que nous avons vécues auprès de lui, auprès d'eux.

La deuxième chose que je voudrais dire, c'était la Bretagne. Vous n'en avez pas tant parlé que ça, de la Bretagne. C'était la Bretagne, les Soubigou, chère Hélène Fontanet... la Bretagne, je dirai, comme lieu d'incarnation de ses convictions. Il était très très fort pour parler de l'assainissement, du remembrement agricole, de l'adduction d'eau, du plan routier breton un peu plus tard quand il était Président de la région Bretagne. Donc il était très fort, il connaissait très bien tous les arcanes administratifs, les financements, etc, etc. Mais en même temps, quand il vous parlait du remembrement à Ploudalmézeau, où les exploitations à l'époque ne faisaient même pas 5 hectares, eh bien il parlait évidemment de la JAC, il parlait de construire une démocratie économique et sociale. Il parlait en même temps, du décret je ne sais pas trop quoi qu'il allait falloir utiliser, et de la doctrine sociale de l'Eglise. Et quand il nous parlait de ses amis agriculteurs qu'il ramenait souvent à la maison – tu t'en souviens, Françoise ? On voyait arriver

des gens de Ploudalmézeau, en particulier, où il est enterré. Eh bien, il disait, comme ton grand-père, Anicette, il disait : « *on est là pour construire la démocratie. Qu'est-ce que c'est, la démocratie, c'est porter au plus haut niveau la responsabilité de chacun* ».

La Bretagne, c'était donc l'incarnation de ses idéaux, il citait une version de l'épître de Saint-Paul aux Romains. Je ne sais pas si c'est exactement ça, mais c'était : « *Les civilisations elles-mêmes seront libérées de la servitude et de la corruption pour prendre part à la liberté des enfants de Dieu* ». Et ça, ça se passait en Bretagne, ça se passait dans l'adduction d'eau, la libération des civilisations et des enfants de Dieu. Et vous savez, c'est Péguy : « *Heureux ceux qui sont morts pour les cités charnelles – Car elles sont le corps de la cité de Dieu* ». »

Donc nous avons été là-dedans, dans cette incarnation en Bretagne de ces valeurs. Et nous avons eu la chance, et merci à la vie, d'avoir tout simplement un père absolument exceptionnel, par ailleurs très drôle. Je vous ai dit qu'il lisait des poèmes, mais on lisait aussi *le Canard Enchaîné*, il aimait beaucoup Zizi Jeanmaire. Il aimait beaucoup Jean-Paul Belmondo. Il aimait les premiers James Bond, je ne sais pas trop s'il aimerait les James Bond d'aujourd'hui. Dans ses trains il lisait beaucoup de polars que nous on lisait un petit peu en cachette, mais enfin ce n'était quand même pas des SAS, pas du tout même. C'était vraiment, je crois, une force.

Je vous remercie beaucoup de contribuer à cette mémoire parce que je pense que c'est utile aujourd'hui. Et je voudrais juste un petit peu comme l'a suggéré Jean-Marie Daillet, dire trois mots sur ce qui me semble rester de ce genre d'héritage.

Aujourd'hui, la France est en crise économique, sociale, morale. Et l'idée de reconstruction par un mouvement, et par un mouvement qui rassemble – je pense qu'elle est d'actualité.

C'était un chrétien, tous ceux qui ont été cités étaient des gens très inspirés. Aujourd'hui, la réconciliation avec la République, ce n'est plus le sujet, même si j'imagine que dans les années 30, être le patron de l'ACJF ce n'était pas si évident que ça. Et l'inspiration chrétienne n'était pas si évidente que ça, alliée à la liberté. Aujourd'hui les sujets, c'est plutôt les communautarismes ou les comportements intolérants. Et il me semble que nous avons là une inspiration à la fois contre le communautarisme et contre l'esprit d'intolérance.

Et puis, il y a cet esprit d'innovation, de révolution et de jeunesse. Le slogan du MRP, au début, on dit que c'est papa qui l'avait inventé, mais cela a sûrement été collectif, c'était « *La révolution par la loi* ». Et cette idée de révolution, bien sûr qu'elle était rendue possible par des circonstances historiques extraordinaires. Et par la loi, parce qu'on n'allait pas tout fiche en l'air, on était trop attachés aux corps intermédiaires. On était trop attachés, justement, à ces mouvements de jeunesse, à la famille et aux différentes forces qui constituaient le mouvement. Donc je pense que cet esprit de révolution, ce ne serait pas mal qu'on le retrouve aussi.

Merci, André Colin.

Jean-Marie Daillet :

Merci Anne-Marie Idrac. Ce témoignage est magnifique, et je lui rappelle d'ailleurs que sur une affiche du MRP, il y avait : « *De la Résistance à la Révolution* ». C'était l'un des slogans